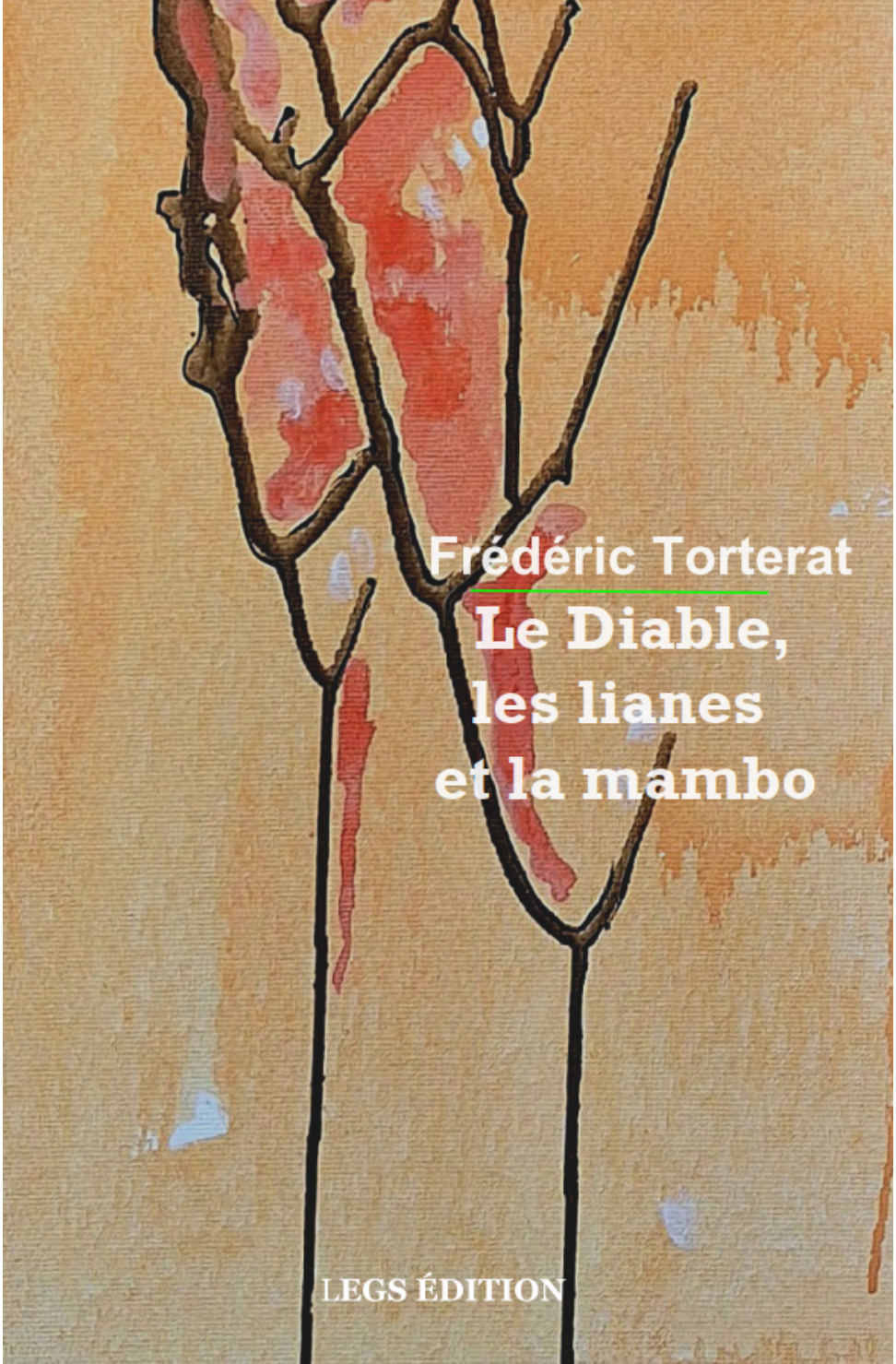


Frédéric Torterat

Le Diable, les lianes et la mambo

LEGS ÉDITION

COLLECTION HYBRIDES

HYBRIDES

FRÉDÉRIC TORTERAT

LE DIABLE, LES LIANES ET LA MAMBO

roman

LEGS ÉDITION

Illustration de couverture : Sergine André
© LEGS ÉDITION, 2026
www.legsedition.net

Poète et romancier, Frédéric Torterat est docteur en langue française et professeur à l'Université de Montpellier. Il a mené des travaux en linguistique et en analyse des discours, y compris à Port-au-Prince, où il a enseigné la linguistique générale avant de rejoindre Nice et bientôt Montpellier. Aux liens d'amitié qu'il entretient avec Haïti s'ajoutent de constantes collaborations intellectuelles, comme en témoignent parmi d'autres des publications communes avec des personnalités du pays, ainsi que sa Préface à l'ouvrage d'un confrère anthropologue, sur les *Guérisseurs de la djok* (2010). Il publie ses premiers poèmes de jeunesse en 1993, puis paraissent en 2013 *En Hiver* et *Courriers froissés* dans la revue *Voix Plurielles*. À la suite de la trilogie d'*Agarit* diffusée de 2009 à 2012 chez Le Manuscrit, ses romans *Vol de Corneilles* et *Les Outranciers* paraissent chez Iggybook en 2022 et 2023. En 2025, il publie *Cuivres* chez Lys éditions. *Le Diable, les lianes et la mambo* est son septième roman.

DU MÊME AUTEUR

Poèmes

En hiver, dans *Voix plurielles*, vol. 10, n°1, 2013.

Courriers froissés, dans *Voix plurielles*, vol. 11, n°2, 2014.

Romans

Histoire d'Agarit, Le Manuscrit, 2009.

Agarit en Ugur, Le Manuscrit, 2010.

Le Pays des Dômes, Le Manuscrit, 2012.

Vol de corneilles, Iggybook, 2022.

Les Outranciers, Iggybook, 2023.

Cuivres, Le Lys Bleu, 2025.

Le Diable,
les lianes et la mambo

à Edgar et Juliette

Lausanne

Les lianes forment un monde à part, à ce qu'on dit. Du poivrier noir à la pomme-en-l'air, leurs contorsions décrivent les rouages de la liaison qu'elles entretiennent avec leur hôte. Mais au bout du compte, qu'est-ce qu'une liane, si ce n'est un mélange d'impotence et de brutalité ? Il y a les débuts, ceux d'une visite hasardeuse, où de la graine déposée là se déroule un fil indiscernable et tranquille. Ensuite vient le temps de la communion entre la visiteuse et la visitée, dans un intervalle de civile complaisance. Et, bientôt, le point de rupture : l'étreinte se convertit en gêne, l'enchevêtrement tourne au supplice, et la feuillée de l'opportuniste prend le pas sur ce qui la supporte. Certaines lianes, comme le lierre, se faufilent en rampant jusqu'à ce que leurs rameaux s'accrochent à la paroi qui les mène vers l'éclaircie. D'autres s'étirent en même temps de haut en bas, dans un double élan vertical : ce qui place, d'après les manuels, le figuier étrangleur dans cette famille insaisissable. Rien n'est plus vrai une fois que ses ramures ont atteint l'humus et criblent l'intimité des fourmis.

En se démultipliant, elles ourdissent bientôt un treillis inextricable autour de leur soutien. Du côté de l'étrangleur alors, tout n'est plus qu'une question de temps : pour peu que son porteur s'élance avec mesure, les deux s'enlacent dans une vie commune empreinte de rudesse et de parjures. Dans le cas contraire, l'arbre saisi étouffe peu à peu, au gré d'une danse où l'un s'étire pendant que l'autre rétrécit.

C'est le malfrat Al Jennings, pilleur de trains d'Oklahoma et grand témoin des conditions de détention, passé avocat à son retour du bagne, qui écrivait, vers 1890, que l'égoïsme est la liane sur laquelle l'Humanité s'est hissée pour s'extraire de la bourbe. Tout cela est raconté par un certain Blaise Cendrars, biographe du gangster, et qui lui aussi dépeignit le travail de ces plantes dans sa Chasse à l'éléphant. Les formes *bizarres* que Cendrars leur attribue sont exactement celles que j'ai vu se dessiner un jour de décembre, à Lausanne : en cette 70e Soirée chorégraphique concourait une compagnie de danseurs albanais tournoyant les uns autour des autres, s'accolant, s'entrecroisant jusqu'à décrire une ligne à la manière des rondes de Pina Bausch. Et voici la troupe esquisser un entrelacement de jambes, de torses, soupirant de joies et de brusqueries… Auxquelles firent suite les acclamations, la clôture, mais surtout l'expression de cette femme, collée à son siège, le teint blafard comme un reflet de lampe. Peu après les voilà auprès d'elle, dans sa solitude de morte laissée à elle-même, quand le public eut presque entièrement

délaissé la salle : un éclairagiste et deux gardiens, autour de la jeune femme. Penchée autant qu'on peut l'être dans ces circonstances, elle avait la tête légèrement baissée, l'œil à la fois ouvert et fermé, comme si elle regardait ses chaussures. Et ces rougeurs, surtout, sur ses joues, qui formaient des points irréguliers, étalés au milieu d'une peau blême. Au même instant moi qui me tenais là, à quelques pas, témoin de la scène en petit comité, moi qui l'avais croisée près du vestiaire, déjà très pâle, se tenant au comptoir pour ne pas fléchir. C'est du moins le portrait que j'en dressai auprès de l'employé de l'Office fédéral, imposant monsieur courbé sur son carnet, cheveux plaqués sur les oreilles, la bouche remplie de circonlocutions très suisses, comme des vrilles mêlées de tact et de questions pressantes.

Énora Gucci travaillait dans la petite rédaction d'un quotidien français, comme éditorialiste et responsable de rubrique. L'Office n'établit d'abord aucune relation entre son décès et le dossier qui avait fait parler d'elle quelques mois auparavant. La convocation du public assis autour d'elle lors de la Soirée n'avait rien donné : un mélomane sans intrigue, une ex-perceptrice à la retraite, un garçon de treize ans et sa mère, du quartier Bordes Bellevaux. Les reconnaissances anatomiques à partir des enregistrements pris aux vestiaires, dans la grande salle, aux alentours des toilettes et des escaliers déclenchèrent six autres auditions, sans qu'une présomption ou un mobile ne pussent être envisagés. Les fédéraux assignèrent

toutefois un spectateur chez lui à Bâle, le temps d'en savoir plus sur son emploi du temps des semaines précédentes. Mais les derniers jours de cette journaliste en congés n'avaient que peu à voir avec une quelconque affaire de mœurs. Pour ma part, je ne fus retenu qu'un morceau d'après-midi, le lendemain de la représentation, pour une deuxième entrevue, ce jour-là avec l'enquêtrice dépêchée sur place tôt le matin, depuis Genève. Au bout d'une heure et demie, elle m'avait raccompagné en personne au bas de l'escalier :

– Je ne voudrais pas vous embêter, hasardai-je… c'est un meurtre, n'est-ce pas ?

– Possible.

– Et vous avez du concret ?

– On a déjà quelques éléments. Mais rien qui vous concerne, monsieur Mourgues.

– Veuillez m'excuser, mais je me sens concerné depuis que j'ai croisé cette femme. Peut-être suis-je le dernier à…

– J'entends bien, mais je n'oublie pas non plus à qui je parle : cinéaste et romancier, c'est bien ça ?

– Biographe, plus exactement.

– Comme vous dites. Quoi qu'il en soit je n'ai pas envie de devenir un fichu personnage à mon insu. On se comprend ?

– Question d'usages. Je ne repartirai qu'après demain, donc si vous avez besoin…

– Nous avons vos dépositions, cela devrait suffire. Il y a juste un petit truc qui me turlupine.

– Quoi donc ?

– J'espère que cet événement ne vous enlevera pas l'envie de revenir chez nous en Suisse ! », railla-t-elle en tournant les talons vers les bureaux.

Ainsi plaisantait Barbara Vandler : regard pointu et pli sarcastique à la commissure, à ce point loquace que quand elle vous laissait parler sans rien dire, consultant jusqu'aux inflexions de votre voix, vous vous sentiez sondé comme un patient travaillé par son praticien. En atteignant les parties communes de l'étage, elle fit signe depuis la machine à boissons vers son collaborateur, un colosse d'à peu près trente ans, qui passa dans le couloir et, d'un pas nonchalant, commanda par le vocal un *ristretto* sans sucre :

– Alors, c'est du croustillant ou de la routine ?

– Ça m'a pas l'air d'être du tout-venant. Il y a pas mal de machins qui clochent. D'après le premier examen de Luca, c'est du lourd.

– L'empoisonnement, tu veux dire ?

– Difficile à confirmer, répondit Barbara. Ni trace de polonium, ni ricine ou produit du même genre. On a du mal à cerner la source.

– Un rapport avec l'affaire du mois dernier ?

– Non, pas du tout. Ça vient d'ailleurs. Tu vas devoir te bouger les fesses, Oscar.

– Ah ! Pas avec ton équipe quand même ?

– Possible.

La moue d'Oscar et sa mine de mortier sableux déridèrent Barbara, qui ne bouda pas son plaisir d'agacer pour une énième fois celui qu'elle appelait son

« complice » du Service de la Confédération. Mais les couloirs de la Rue Saint-Martin convenaient peu à leurs confidences et ils se donnèrent rendez-vous, *via* le bloc-notes de Barbara, à 21 heures dans l'un des pubs de la Place Pépinet, après avoir laissé comme d'habitude leurs appareils à l'hôtel. Attablés tous deux à l'arrière du bar, leurs propos couverts par la musique, ils échangèrent dans un jargon bien exercé : leur légiste suspectait chez la victime une atteinte de type viral des capillaires, mais sans pouvoir le démontrer avec les techniques dont disposait le service.

Bref, quoi qu'il en soit un procédé *non classique*, comme le nommaient leurs collaborateurs. D'après les renseignements français, Énora Gucci prospectait avec l'aval modéré de sa rédaction sur les suites d'une affaire révélée par son journal régional quelques mois plus tôt, et qui avait fait grand bruit. D'autres éléments semblaient confirmer du « pas banal » : même si aucune effraction n'avait été constatée sur la chambre d'hôtel, la vidéosurveillance du couloir marquait une infime coupure sur les coups de 19 heures, et ensuite une autre, vers 19h40. À part une ou deux maladresses, un vrai travail d'orfèvre, à peine compromis par un temps court et l'enchevêtrement des imprévus. Oscar et Barbara admirent que tout préfigurait, dans cette confusion, les prémisses d'un « taf » en commun : entre ce crime sans auteur, et une telle combinaison de forfaitures, tout les conduisait vers une affaire compliquée.

– Et Nassir, marmonna Oscar, il est dans nos bagages ?

– Il a été prévenu, il nous tracera depuis ton tel.

– Pourquoi pas le tien ? T'es gonflée, toi ! Et ma vie privée alors ?

– C'est toi le plus grand, mon coco. Moi je me dilue dans la foule, je passe incognito et surtout, ceux qui voudront nous suivre s'imaginent que ce sont les mecs qui commettent le plus de gaffes.

– Les bonnes excuses, et genrées en plus. T'es vraiment en dessous de tout Barbara.

– Arrête de râler !, répliqua-t-elle en se levant. On se sépare à l'entrée du pub. Demain rendez-vous à l'ESC, 9h, en salle Onze ».

C'est donc sur place, dans l'un des réduits de l'École des Sciences Criminelles que se tiendrait le rendez-vous, après un petit déjeuner pris à l'hôtel, chacun de son côté. Barbara laissa sa voiture et emprunta depuis Bessières le métro jusqu'à l'arrêt de Sorge-Université. Oscar aussi connaissait bien le campus, qu'il avait fréquenté une ou deux fois au Quartier Chamberonne pour des compléments de formation à l'École de Droit. Leurs interlocuteurs de la matinée : un légiste de Berne, un type du 20 Papiermühlestr, et un paraît-il brillant doctorant de la Professeure Gisler, à laquelle l'Université avait confié la chaire de criminalistique chimique. Quand ils se furent présentés à l'accueil, un appariteur les escorta vers l'entrevue, puis frappa deux coups à la porte : dans la salle, autour d'une grande table en demi-cercle, ils

reconnurent sans difficulté le doctorant, qui semblait un peu intimidé, ainsi que le légiste, derrière sa barbe grisonnante, portant sous une veste à carreaux un gilet vert foncé. L'autre participant ne pouvait être que le référent du Département de la défense. C'est lui qui, une fois qu'il les eut invités à s'assoir, fit les présentations :

« Messieurs, voici les enquêteurs dont je vous ai parlé à l'instant : madame Vandler et monsieur Manso, qui viennent tous deux de Genève ».

Et, désignant les autres :

« À ma gauche, le Professeur Bianchi, du service de médecine légale de Berne, et Valério Hermann, qui termine sa thèse sur les nanotechnologies à usage militaire. Pour ma part, vous n'avez qu'à m'appeler Marc : je suis votre attache auprès du DDPS.

– Bonjour tout le monde ! », entonna spontanément Barbara.

Le préambule fut bref et on relata les faits sans tarder : après quelques jours passés dans la banlieue de Bâle, voici Énora Gucci à Lausanne, l'après-midi précédant la représentation. Elle déjeune vers onze heures trente dans une brasserie du Centre-ville, pour visiter ensuite les quartiers autour de la Place de la Palud, puis se rend aux abords du Lac vers 15h. Elle s'arrête entre temps dans deux cafés, dont un en terrasse, pour répondre à des courriels, envoyer des vocaux à sa rédaction, sans lien *a priori* avec l'affaire. Ensuite c'est l'hôtel, puis les caméras la récupèrent à 20h10 aux abords du Théâtre de Beaulieu, pour la

Soirée chorégraphique. À l'intérieur, on la suit dans le hall, deux passages aux toilettes, le vestiaire, les escaliers, puis la voilà assise à son siège, dans la première galerie.

« Des interactions avec d'autres personnes ?, fit Oscar.

– Le guichetier, une ouvreuse, rien de particulier.

– Aucune discussion durant l'attente, avec quelqu'un ?

– Non, rien. On a aussi tracé les proximités qu'elle a pu avoir avec d'autres gens parmi la foule, dans l'éventualité d'une piqûre ou d'un pulvérisant.

– Et alors ?

– Le monitorage effectué sur les gestes des individus qui sont passés près d'elle n'est pas concluant. Pour les prises de vue dans les escaliers, c'est le foutoir : il y avait pas mal de public et les mouvements sont aléatoires. Mon service a les reconnaissances au besoin, on fera les recoupements dans les jours qui viennent.

– Ah !, s'interposa Barbara, vous avez des programmes informatiques pour ça aussi ?

– Vous savez comme moi tout ce qu'on peut faire aujourd'hui avec l'IA.

– Et l'autopsie, qu'est-ce qu'elle nous apprend ?, reprit-elle en se tournant vers Bianchi.

– Pour ma part, je n'ai jamais vu ça, fit le légiste. Ce que je peux vous certifier, c'est que le décès est lié à un arrêt cardiaque à la suite d'hémorragies internes multiples. Le tout remonte aux alentours de 21h. Vers 21h10 plus exactement. L'hypovolémie a entraîné un

collapsus cardio-vasculaire. Les lividités sur les tâches de position assise, combinées à d'autres indices et ce que donne le nomogramme de Henssge, sont sans équivoque.

– Pas de traces d'empoisonnement ?, enchaîna Barbara dans un rictus nerveux, ou des trucs du même type ?

– Non, on a conduit des analyses toxicologiques par chromatographie et d'autres techniques de pointe. Les prélèvements ne permettent pas de l'établir mais en tous cas, les constats cliniques convergent vers les mêmes diagnostics. On dispose à Berne d'un plateau de microscopie électronique : les investigations mènent toutes vers une atteinte du système veineux par des lésions traumatiques irréversibles. Les traumas occasionnés ont abouti à une dévascularisation de différentes artères dont on peut supposer qu'elle a débuté entre 20h30 et 20h50, par des micro-lésions d'abord, qui se sont ensuite aggravées sous les effets de la pression artérielle. Seule la nanorobotique est aujourd'hui susceptible de provoquer de tels dégâts.

– Ce qui nous amène à monsieur Hermann, coupa le dénommé Marc en indiquant l'autre type d'un geste court. Eh bien mon gars, pouvez-vous répéter à nos confrères ce que vous nous avez exposé hier soir ?

– Oui… Je suis Valério, l'un des doctorants de la Professeure Gisler, bonjour. En fait nous sommes deux dans le département à travailler sur le domaine mais Laura n'est pas encore mandatée par le ministère.

– Si vous le dites. Mais de quoi parle-t-on ici, Valério ?, questionna Barbara. Je peux me permettre ?

– Bien sûr, pas de souci. En résumé, il s'agit de robots qui font à peu près la taille d'un virus, et qui parcourent près de 45 micromètres par seconde dans le système sanguin. Je vais vous montrer ».

Le doctorant lança une projection tout en tamisant les lumières de la pièce. Au tableau du mur s'afficha une animation particulièrement rôdée.

« On n'a pas eu le temps de tout traiter encore mais voici à quoi ils ressemblent. Vous les voyez ici accrochés à des globules blancs.

– Ces petits carrés, là ?

– Oui, si vous voulez. Bon, ils sont en partie biodégradables et protégés des encrassements par une sorte de membrane composée entre autres d'un matériau cellulaire naturel. Ceux dont on parle dans le cas présent disposent de deux crochets et d'une pince, armée sur un piston. Ils sont programmés pour sectionner tout tissu conjonctif.

– Comment ça ?

– Aussitôt aggripés, en fait, ils découpent verticalement ou en oblique les trois couches des parois veineuses jusqu'aux cellules endothéliales de la dernière, vers l'extérieur. Comme vous le remarquez dans l'animation, certains vont rester bloqués dans le collagène ou dans l'endothélium des deux couches supérieures, mais près d'un tiers va parvenir à endommager l'étanchéité du tissu.

– Attendez une minute..., repartit Oscar. Ce qu'on voit, là, c'est ce que vous avez retiré des prélèvements effectués sur la victime ?

– Exactement ».

– Mais ces nanorobots, ils sont encore actifs à l'heure où nous parlons ?, reprend Oscar.

– Non, ils ont besoin d'un flux électrique, et donc d'une circulation sanguine liée à l'activité cardio-vasculaire. Le mouvement correspondant est dû à un mécanisme de mécanorécepteurs intégrés. On peut dire qu'en ce moment-même, ils commencent à se désagréger dans la dépouille de la victime. Nous en avons conservé deux sous-ensembles d'échantillons dans des faisceaux de circuits fermés en prolypropylène, dont un soumis aux mouvements cinétiques réguliers d'un liquide qui reproduit les principales caractéristiques chimiques de l'hémoglobine.

– Et donc ?

– Certains des nanos sont dormants, quelques-uns en revanche continuent d'attaquer les parois. »

Ces détails laissèrent perplexes Oscar et Barbara, qui échangèrent un regard de connivence à peine dissimulé.

« Bon, c'est tout pour ce matin messieurs !, interrompit sans sourciller le Marc du DDPS. Je vais m'entretenir à présent avec nos amis genevois si vous voulez bien ».

Après avoir bredouillé un genre de tact, le doctorant rassembla ses affaires et précéda Bianchi, qui ferma la porte en ébauchant une gesticulation raide pour prendre congé. Le trio restant dans la salle défricha les quelques pistes envisagées, et il fut presque aussitôt question des périmètres respectifs des trois équipes. Oscar et Barbara avaient carte blanche pour enquêter sur le parcours de la victime, en coordination avec les

services français. Quelques informations confidentielles furent échangées, et nos deux Genevois rejoignirent ensemble le Centre-ville de Lausanne par le métro, juste avant la pause de midi. Elle et lui ne se dirent pas un mot avant de se mêler à la foule du secteur Montbenon :

« Tu as vu Nassir ?

– Non mais j'ai eu deux textos.

– Alors ?

– *Vous êtes photogéniques mes lascars. J'ai une immatriculation et des vues du conducteur. On en saura plus vers 17h.*

– À ton avis ?

– Je vois pas. L'autre texto indique qu'on a été suivis depuis le campus et sur tout le parcours jusqu'aux Docks.

– Rien d'autre ?

– Pas pour le moment. »

Tous deux marchèrent côte à côte jusqu'à l'hôtel de Barbara, où ils prirent une consommation au bar. Ils tâchèrent de se montrer le plus possible, d'abord au comptoir, puis sur l'une des banquettes de la Petite salle, avant de se séparer vers 13h. Ils se rejoignirent ensuite un peu avant 18h dans le bureau de visioconférence du Commissariat Saint-Martin, après s'être assuré d'un entretien confidentiel :

« Salut Nassir !, entonna Oscar dès que leur collaborateur apparut à l'écran. Alors, Lausanne ?

– Ouais je m'éclate, tu peux pas savoir.

– Qu'est-ce que tu as ?, reprit Barbara intriguée, dans un mouvement d'humeur.

– On a repéré deux groupes. Le premier vous a tracés dès votre arrivée au Commissariat, des types de Langley.

– C'est certain ?

– Ben, dans la mesure où on bosse régulièrement avec eux, on n'a pas vraiment de doutes. Nos services sont en lien avec les leurs en ce moment.

– En quoi l'affaire intéresse les Américains ?

– Ça les concerne, d'après eux. On essaie d'en savoir plus, on ne peut pas dire qu'ils ont envie de bavarder avec nous. C'est juste que le sujet les préoccupe, d'après ce qu'on a compris. Suffisamment en tous les cas pour qu'ils veuillent tout savoir de vos faits et gestes.

– Et évidemment nous on s'aplatit, comme d'habitude.

– À chacun son fardeau, répliqua Nassir, mais c'est pas le plus fun. Le deuxième groupe a emprunté un véhicule de location et on a repéré à l'arrière de la voiture un attirail technique dont on suppose que le matériel a des capacités d'amplification sur 120 mètres. Vos appareils ont été activés à distance respectivement à 6h20 et aux alentours de 8h.

– Dans l'ordre ?, questionna Oscar.

– Le tien d'abord. Ensuite celui de Barbara », répondit Nassir.

Tous deux se lorgnèrent sans décrocher un mot : cela faisait un certain temps qu'ils n'avaient pas vécu une telle réduction de leurs marges de manœuvre. Un moment un peu flottant intervint, laissant sans voix les uns comme l'autre, puis leur interlocuteur reprit :

« On a très peu d'éléments sur ce groupe. Le véhicule a été loué sous passeport estonien, sans doute un gros *fake*. Ça renvoie à un genre de fermier de la région de Tartu, bref un subterfuge. On a récupéré tout à l'heure le véhicule près de Lutry, sur la route de Vevey, avec rien dedans. Une équipe est sur place ».

Le dialogue glissa ensuite sur les rapprochements qu'avait pu établir Nassir au fil de la journée. Les Américains semblaient plus attirés par le geste technique que par les mobiles criminels en eux-mêmes : après tout, on ne pouvait en vouloir à quiconque de regarder les faits sous le prisme de sa propre industrie. Côté genevois en revanche, on tentait de comprendre : pourquoi une telle ingénierie, à première vue pour un meurtre aussi modique ? Que représentait ce deuxième groupe, et surtout pour qui travaillaient ces gens ?

« Ton avis ?, lança Oscar à Barbara.

– On va se faire discrets. Demain si tu veux bien je retourne à Genève pour prendre la mesure du soutien qu'on nous apporte au sein du taf. Toi, entre temps, tu te rapproches du légiste et de ce doctorant pour en savoir un peu plus.

– Et le Marc du DDPS ?

– Dans la même veine que ses confrères de Langley, il se fiche pas mal du travail judiciaire. Pour eux on est plus des gêneurs que des personnes fréquentables. N'oublie jamais qu'on est juste un vernis dans la baraque, mon grand.

– Genre paillasson sur lequel on essuie ses pompes ?

– Si tu veux, tu as toujours été un grand poète. Bon, à demain ! ».

Et revenant sur la projection :

« Salut Nassir ! ».

On coupa donc la visioconférence et les deux enquêteurs se séparèrent après une dernière entrevue. Cette fois-ci, moins l'on s'en dirait, plus on aurait de chances d'avancer. Leur interlocuteur des renseignements français, un certain David, avait fourni des éléments sur l'équipe du journal, le contexte, les affaires traitées ces derniers mois par la rédaction, avec une liste présumée d'informateurs. Rien de concluant pour le moment, mais Barbara eut accès aux fac-similés des articles supervisés par la victime sur une période de neuf semaines, ainsi que des courriels en vrac. Les brèves et les vocaux envoyés depuis le portable de la jeune femme décrivaient son itinéraire depuis Concarneau, au milieu d'un ramas confus de broutilles sur ses fréquentations, ses sources, quelques dossiers en cours de rédactionnel. Le dépouillement apporta comme toujours son lot de pistes et de butoirs : on se rendrait donc en voiture dans le pays voisin, en passant par le Val-de-Loire, la région nantaise, jusqu'en Cornouaille. Heureusement Oscar ne détestait pas conduire, ce qui laissa du temps à Barbara pour établir des jonctions, si tant est qu'on pût en retenir au milieu de tous les atermoiements qui parcourent le quotidien d'une journaliste.

Premiers doutes

Une belle ville, Concarneau. Plus ou moins pittoresque, mais ni fade ni surfaite. D'un gris ardoise, tourterelle, acier, tourdille, sous un ciel gris de Payne au matin, au soir indigo ou bleu-noir, dans un emballement de demi-teintes. Et ces présences de la mer, surtout, celle de toutes les ambiances et des humeurs fugaces. Un peu par hasard, c'est sur le littoral qu'Oscar et Barbara réservèrent une grande chambre, dans l'un des hôtels des Sables blancs. Leur rendez-vous au *Télégramme* avait été fixé à onze heures, ce jeudi 6 : un immeuble en forme de proue de petit paquebot, donnant sur le quai Est de la zone portuaire du Moros, aux murs écrus comme une panse de mouette. Drôle d'emplacement pour ce journal régional, sur un étage ramassé, juste au-dessus des bureaux d'une société de courtage. De son côté, Nassir en avait appris un peu plus sur ce qu'il nommait le *fake* estonien : rien que des locations, passées avec de faux papiers, et garanties à l'aide d'un compte basé au Luxembourg, l'un des fossés européens du blanchiment et des fraudes. De

tels micmacs sentaient l'intervention d'un groupe industriel ou d'un pays tiers au budget restreint, le tout pour le moment aussi peu traçable que ce qui avait mené leur Énora Gucci à Lausanne. Après en avoir brièvement discuté, les deux Genevois visitèrent comme des touristes la Ville close, se laissant tenter par les échoppes, s'arrêtant même à la terrasse d'une brasserie cernée de fanfreluches, autour d'un bock.

« Pas mal ici, non ?

– Quoi donc ?, marmonna Oscar en tapotant sur son portable.

– Mais tout ça, les boutiques, les biscuits, le côté balnéaire. Les vitrines… Tu prends jamais de pause, toi ?

– Si tu avais comme moi une vie familiale, avec des enfants et une tapée de trucs à gérer entre l'école, les factures et j'en passe, tu saisirais à quel point, pour quelques-uns, il n'y a *jamais* de pause.

– Non mais entre nous, tu me vois, moi, avec un mari, des gosses, une maman de jour et des chaussons ?

– C'est pas pour te vexer… En fait non, pas vraiment.

– Voilà, on est du même avis. »

Tout en saisissant son verre, Barbara regardait ces personnes qui déambulaient dans la rue, trottant paquets à la main, tournoyant autour des devantures, l'air insouciant ou résigné. La petite foule vrillait de temps à autre, puis ralentissait tout à

coup, sous un double flux vers la gauche et de multiples pas plus saccadés sur la droite, dans les rayures du tout-venant. Les uns souriaient, d'autres s'agaçaient passablement, d'aucuns encore marchaient à grande allure, au gré de l'affluence et du sur-place.

« Peut-être que j'aurais pu avoir une fille, en fin de compte.

– Comment ?

– Une fille ! En grandissant elle serait devenue ma confidente, un peu comme une bonne amie. Mais un mari, ça… Enfin, c'est pas faute d'avoir essayé.

– Du genre avec ces deux ex que j'ai ramassés à la petite cuillère ? brocarda Oscar. Comment ils s'appelaient, déjà ? Le deuxième, Jonas, j'en suis sûr. Après j'ai arrêté de consoler tes martyrs.

– T'en ferais pas un peu trop, non ? Mets-toi un tantinet à ma place : tu as des moments revigorants avec quelqu'un, une ou deux soirées sans parler boulot, des confessions sur l'oreiller, quelques fous rires, et voilà ton amant croché à toi, à t'égrener les premiers reproches. *Et si on prenait enfin un appart ensemble ? Ça te tenterait d'avoir des enfants ? Pourquoi tu réponds pas ? T'as l'air distante…* Toi au moins, avec Émilie, tout paraît si simple.

– On a aussi nos disputes et nos crispations, comme tout le monde. Et avec trois enfants tout s'accumule très vite. Ce n'est pas pour autant qu'Émilie et moi balayons tout d'un revers de main à la

Dans la même collection

• Louis-Philippe Dalembert, *Les Bas-Fonds de la mémoire*.
• Milady Auguste, *En attendant le bout de la caverne*.
• Léonor de Récondo, *Point Cardinal*.
• Kadir Danis, *Peut-être une fausse Leyla*.

Imprimé pour le compte de LEGS ÉDITION
26, Delmas 8, Haïti
Dépôt légal : Bibliothèque nationale d'Haïti
Octobre 2026
ISBN-13: 978-99970-71-51-4

Éditorialiste au quotidien français *Télégramme*, Énora Gucci meurt dans des circonstances suspectes en marge d'un spectacle à Lausanne. Son investigation sur des dossiers de corruption et l'affaire des gangs à Port-au-Prince est une piste à explorer. Confiée aux agents Barbara Vandler et Oscar Manso, l'enquête les conduit tour à tour en France, en République dominicaine et en Haïti. À mesure qu'ils avancent, les intrigues s'entremêlent et les révélations se font plus compromettantes. Les meurtres se succèdent. Les premiers indices révèlent les dessous d'un important réseau de trafic d'êtres humains. Arriveront-ils à remonter la filière mafieuse et faire la lumière sur la mort de la journaliste ?

À la fois roman policier et récit engagé, *Le Diable, les lianes et la mambo* s'inspire de faits réels et s'inscrit directement dans la veine combative de l'auteur, avec en fin de compte une même morale : le temps est venu de changer de voie, avant qu'il ne soit trop tard.



© Edgar d'Aboville

Détenteur d'un doctorat en langue française, Frédéric Torterat est professeur à l'Université de Montpellier. Poète, essayiste et romancier, son œuvre littéraire met en scène des réalités de la vie sociale. *Le Diable, les lianes et la mambo* est son septième roman.

ISBN-13 : 978-99970-71-51-4
LEGS ÉDITION
Couverture : © Sergine André
Juillet 2026